

un trait mince, puis nous les faisait copier à la plume d'oie en dictant : *pleingn! liaisin!* Au premier commandement, nous traitions le *plein*, au second le trait fin. Nous désignâmes ce calligraphe par le sobriquet : *M. Pleingn-liaisin*. Il ne put nous initier longtemps à sa mirifique méthode, car à la fin du mois éclata dans la cour une dispute entre lui et M. Marique qui lui répétait : « Je vous payerai plus tard; maintenant je n'ai pas d'argent ». Quelques jours après cette scène, nous trouvâmes l'école fermée : le maître avait fait faillite.

J'entendis un soir mon père dire à ma mère : « On avait de meilleures écoles du temps des Hollandais! Nous allons placer nos enfants dans les écoles communales, qui sont gratuites pour les ouvriers ».

Les écoles primaires communales en 1857.

J'entrai à l'école communale de Molenbeek-St-Jean. Le directeur était un individu très gros qui marchait difficilement, et restait assis sur une chaise presque toute la journée. La classe était une très vaste salle blanchie à la chaux, éclairée par de grandes fenêtres donnant sur la cour plantée de marronniers d'Inde où les élèves ne pouvaient aller jouer, car il n'y avait jamais de récréation. Nous restions assis toute la journée sur des bancs très bas sans dossiers, et presque tout le temps les bras croisés sur la poitrine. Dans cette salle, il y avait trois divisions : l'inférieure, très nombreuse, pour les illettrés, la moyenne, la supérieure, celle-ci avait à sa tête le directeur, les deux autres des sous-maîtres. On commençait et on terminait la classe, le matin et l'après-midi, par les prières, bredouillées en flamand par tous les élèves debout, mains jointes, tête baissée. Les grands qui se préparaient à la première communion apprenaient par cœur le catéchisme. Puis venaient les leçons de lecture, d'écriture, de calcul. Les élèves étaient peu attentifs et bavardaient, les maîtres les battaient. Au murs étaient accrochées les pancartes d'une méthode de lecture et des tableaux noirs. A la tête de chaque groupe d'une dizaine d'élèves, dans les deux divisions inférieures, était placé comme moniteur un grand de la division supérieure, qui conduisait son troupeau devant une des pancartes, montrant et nommant les lettres, les syllabes ou les mots, et les faisait répéter simultanément,

ment, puis individuellement. Les élèves, retournés à leurs places recopiaient la leçon, les petits sur l'ardoise, les grands sur papier. Ces leçons alternaient avec le calcul : on nous apprenait à répéter par cœur la table de multiplication et à l'écrire de mémoire. Les maîtres s'occupaient des grands et de la discipline, ne ménageant pas les coups de règle, les gifles. Tout s'enseignait en flamand.

Les quelques élèves de langue française recevaient chaque jour des leçons du même genre. Par la conversation avec les camarades, j'appris le patois flamand, dont je possédais déjà des éléments, acquis en jouant à la rue.

Je ne fis pas un long séjour dans cette école. Les élèves devaient à tour de rôle accompagner le directeur à la cour vers le milieu de la matinée. Je ne savais pas pourquoi. Mon tour arriva. Le maître me fit signe de le suivre. Près du W. C. il me montra un vase contenant de l'eau et une éponge, m'ordonna de le prendre et d'attendre. Il entra dans le W. C.. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et je vis le maître debout, me présentant son postérieur à découvert et il me dit : « Nettoyez-moi avec l'éponge! » J'étais indigné, dégoûté, je déposai vase et éponge sur le sol et m'enfuis; je courus jusqu'à la maison et racontai à ma mère ce qui s'était passé, ajoutant que je ne voulais plus retourner à cette école. Le soir mon père me dit que j'irais en classe à Bruxelles.

Vanaf hier -> L'école communale n° 3 à Bruxelles, en 1858.

Le lendemain il me présenta à M. Mascré, directeur de l'école n° 3, rue de Locquenghien. C'était un petit vieillard affublé d'un bonnet grec orné de broderies dorées et d'une belle floche. Il examina mon cahier, me fit lire, me demanda de réciter la table par 9, et me plaça dans la classe supérieure! Cette classe contenait une cinquantaine de garçons serrés l'un contre l'autre sur des bancs-pupitres; chacun avait une ardoise encastrée dans la tablette inclinée. Sur les murs noircis par la poussière et par la fumée du poêle, étaient attachés un grand crucifix, les cartes de Mols-Marchal : la Belgique, l'Europe, la Mappemonde; sur un rayon soutenu par des consoles étaient rangés les poids et les mesures du système métrique; dans une armoire on remisait les livres, les cahiers, les porte-plume, les crayons; en face des bancs-pupitres, le mur était occupé par de grands tableaux noirs, glis-

sant dans les rainures d'un cadre de bois; le sol était dallé; deux grandes fenêtres munies de vasistas éclairaient la salle. Tel était le local dans lequel je fis quatre années primaires. J'y fus placé à l'âge de 9 ans parce que je parlais le français, que j'avais une écriture lisible, que je lisais couramment et que je connaissais la table de multiplication. A la tête de chaque banc, un grand élève remplissait la fonction de moniteur, consistant principalement à inscrire les punitions écrites et à les vérifier.

Le maître était désigné par le sobriquet « *de Blinker* » (le Reluisant) par ce qu'il avait des cheveux très noirs et abondamment pommadés. Il ne parvenait pas à se faire écouter; les élèves bavardaient, se bouscullaient, se disputaient, le maître s'évertuait à crier : *Silence! Bras croisés! Taisez-vous, bavards! Ecoutez, fainéants!* Et il distribuait force punitions : cinq, dix verbes, vingt, cinquante lignes! Les moniteurs avaient imaginé de vendre les pensums le matin à la rue près de l'école : pour 1, 2, 5 centimes on leur achetait un certain nombre de verbes ou de lignes; le maître paraissait ignorer ce trafic. Je m'efforçais d'échapper à toute punition, car mon père était sévère et avait pour principe de soutenir toujours le maître d'école, en ajoutant un châtiment au pensum. Un jour cependant, je fus puni. Mon voisin, Jef, m'appela : « *Wale kajull!* », injure flamande signifiant *Vilain Wallon*. Je répondis par un soufflet qui le fit tomber de son banc en hurlant; ses voisins l'entourèrent, criant : C'est bien fait! il a mérité cette gifflée! « *De Blinker* » s'informa et m'infligea dix verbes. J'espérais que je pourrais les acheter; mais mon père vint me chercher et le maître lui raconta ce qui s'était passé. C'était un jeudi. Je dus passer l'après-midi dans le grenier et calligraphier les dix verbes!

Le lendemain matin, j'arrivai à l'école avec mon gros paquet de verbes, mais la bourse des punitions chômait et des élèves disaient : « *De Blinker* va nous quitter, nous allons avoir un nouveau maître! » En effet, en classe, M. Mascré nous présentait M. Gallet qui allait remplacer « *De Blinker* ». Le nouveau maître était un homme de haute taille, au regard perçant, il nous dit : « Je lève toutes les punitions; à partir d'aujourd'hui il n'y aura plus de pensum, ni de retenue après la classe; j'espère que vous écouterez mes leçons, que vous ne bavarderez pas, que vous m'obéirez, car si vous vous conduisez mal, je vous inscrirai dans

mon carnet rouge qui est là! » Et il montrait la poche intérieure de sa redingote. Son regard perçant, sa voix grave, son aspect sévère, nous fascinaient.

Il donna sa première leçon d'histoire sainte : il lut dans une grosse bible : Joseph vendu par ses frères. Il lisait lentement, articulant nettement les syllabes, s'arrêtant pour expliquer certains mots et les inscrire au tableau noir, il nous les faisait épeler et copier. Tous les matins, après la récitation machinale des prières, il prenait sa grosse bible et nous lisait une histoire qui nous intéressait : Moïse exposé sur le Nil, le Passage de la mer Rouge, Esaü et Jacob, Daniel dans la fosse aux lions, etc.. Ces récits évoquaient en moi des images impressionnantes, je voyais agir les personnages et le soir j'aimais raconter ce que j'avais appris.

Peu de temps après, M. Gallet fut nommé directeur de l'école n° 6 et remplacé par M. Jacques Lauters; M. Mascré fut mis à la pension et M. Motmans devint directeur.

M. Jacques Lauters était un instituteur qui faisait des efforts pour rendre ses leçons intéressantes; il était bon et juste; il ne punissait jamais et l'ordre et la discipline régnaient dans la classe. Il introduisit dans le programme des leçons dites « d'intuition et de langage ». Il traitait des sujets de physique : les propriétés générales des corps, les leviers, la chaleur, la dilatation, le thermomètre, la pression atmosphérique, le baromètre, les ballons, les pompes, l'aimant, l'électricité, les météores; il aborda aussi quelques sujets d'anatomie, de physiologie : les parties du corps humain, le squelette, les muscles, les nerfs, la digestion, la respiration, etc.. Comme il n'y avait aucun matériel didactique dans l'école, il traçait des figures au tableau noir. Je savais suivre et comprendre ses leçons parce que chaque année aux fêtes nationales, j'allais assister aux expériences publiques au Musée des frères Vander Maelen. M. J. Lauters m'interrogeait à chaque leçon, parce que j'étais le seul élève qui savait répondre.

M. Leboeuf, ancien inspecteur cantonal des écoles, était devenu directeur du Jardin zoologique fondé par une société et établi dans le parc Léopold. Il invitait tous les ans les écoles communales à visiter son établissement pendant une journée entière. Nous y allions avec notre instituteur. C'était pour nous une fête instructive, dont j'ai conservé un souvenir vivant. En ce moment, soixante-quinze ans après la dernière visite, je revois en images mentales